

# Résistance[s] allemande[s] au national-socialisme

Thierry Feral

Conférence pour les classes de Première  
Lycée polyvalent de Chamalières (63) / Janvier 2014

Bonjour à tous et merci pour votre invitation. J'y suis d'autant plus sensible que le thème de la résistance allemande au national-socialisme me tient à cœur depuis fort longtemps.

Il va de soi que l'exposé que je vais vous présenter ne peut être qu'une esquisse, sachant qu'un cours de plusieurs heures hebdomadaires sur plusieurs mois ne suffirait pas à épuiser la question.

Donc soyez d'emblée rassurés : je ne vais pas vous submerger de noms et de faits. Par contre, si vous souhaitez aller plus loin, je vous recommande quatre livres qui, de mon point de vue, sont essentiels :

Celui de Gérard Sandoz, *Ces Allemands qui ont défié Hitler*, Pygmalion, 1980, réédité en 1995. Gérard Sandoz s'appelait en réalité Gustav Stern. Militant antinazi de la première heure, arrêté en 1935 à 21 ans, Gérard Sandoz avait passé 18 mois en camp de concentration avant de rejoindre la France en 1937.

Celui de l'historienne Christine Levisse-Touzé en collaboration avec l'historien allemand Stefan Martens, *Des Allemands contre le nazisme*, Albin Michel, 1997.

Celui de l'ex-professeur en Sorbonne Gilbert Merlio, *Les Résistances allemandes à Hitler*, Tallandier, 2001 (édition revue et augmentée, 2003).

Celui de mon regretté ami, le germaniste et historien Gilbert Badia, *Les Allemands qui ont affronté Hitler* paru aux éditions de L'Atelier en 2000. En tant que résistant communiste durant l'Occupation, Gilbert Badia avait été très proche de la résistance antifasciste allemande en France.

Vous conviendrez qu'il serait ridicule que je reprenne ici ce qui est excellemment exposé dans ces livres et que l'on retrouve - plus ou moins bien digéré - sur Internet<sup>1</sup>. C'est pourquoi mon propos se situera ailleurs, à savoir ouvrir des pistes de réflexion sur ce que fut cette résistance allemande à Hitler, mais aussi inciter à se poser la question, essentielle à mes yeux, de savoir comment nous aurions agi voire comment nous agirions dans des circonstances similaires, c'est-à-dire face à un système comme celui qu'avait mis en place le régime nazi.

De fait, vu que « *la chose* » (*das*), comme l'appelle Brecht dans son épilogue à *Arturo Ui*, a été un jour possible, il n'est jamais exclu qu'elle puisse être à nouveau possible. En vérité, il faudrait être bien naïf pour penser que « *la chose* » serait d'un autre temps (les années trente/quarante) et d'un autre lieu (l'Allemagne). Il faudrait être bien présomptueux pour penser que nous sommes aujourd'hui immunisés contre « *une telle chose* » (*so was*), et il faudrait être bien peu mature pour dénier

---

<sup>1</sup> Où je recommande par contre, pour ceux qui lisent l'allemand, le remarquable article en deux parties de G. Merlio, « *Der deutsche Widerstand gegen Hitler* », La Clé des Langues / ENS Lyon, 2012.

que, aujourd'hui, « *le ventre est encore fécond d'où la chose fut éclos* » (*Der Schoß ist fruchtbar noch, aus dem das kroch*)<sup>2</sup>.

À ce propos, il n'est jamais inutile de rappeler ce qu'écrivait en 1947 Camus en conclusion de *La Peste* : « Le docteur Rieux décida de rédiger le récit qui s'achève ici [...]. Mais il savait que cette chronique ne pouvait pas être celle de la victoire définitive [...]. Car il savait [...] que le bacille de la peste ne meurt ni ne disparaît jamais, qu'il peut rester pendant des années endormi dans les meubles et le linge, qu'il attend patiemment dans les chambres, les caves, les malles, les mouchoirs, les paperasses, et que, peut-être, le jour viendrait où la peste réveillerait ses rats... ».

Les biologistes vous le confirmeront : les épidémies sont toujours dues aux opportunités nouvelles offertes aux germes anciens par les actions humaines. Ce à quoi il faut donc être vigilant, c'est que nos actions ne permettent pas à ces opportunités de voir le jour. Pour cela, il convient de ne pas se défaire du réel, de ne pas pratiquer la culture du détournement du regard, de ne pas se laisser engluer dans « le monde-comme-il-va ». Comme le disait avec son remarquable sens de l'aphorisme ce grand psychiatre et résistant qu'était Lucien Bonnafé<sup>3</sup> : il ne serait pas nécessaire d'entrer un jour en résistance si l'on avait toujours résisté.

Et cette résistance, notez le bien, elle doit commencer très précocement, à la source même de ce qui nous distingue de la bête, c'est-à-dire dans le langage. Kafka l'a bien montré dans la *Métamorphose* : la langue peut-être porteuse d'exclusion et de mort. Quotidiennement, chacun d'entre nous utilise des formules à l'emporte-pièce puisées dans l'air du temps et au sens exact desquelles nous ne prenons pas garde. Et à partir d'une simple formulation, *a priori* banale, se produit une inflation de formulations toujours plus redoutables. Et de là à l'acte, pour peu que le climat socio-historique s'y prête, le pas est vite franchi. Ceci veut dire que nous devons en permanence nous méfier des mots, nous méfier de la phraséologie à la mode, réagir aux clichés qui circulent, même sous forme de blagues apparemment innocentes. C'est là que commence la résistance : dans la mise à nu de l'espace narratif sur lequel nous nous mouvons. Car, sans que nous en ayons réellement conscience, c'est dans cet espace narratif que se joue en premier lieu l'histoire.

La première fois que j'ai entendu parler de résistance au régime national-socialiste, c'était en 1961. J'avais 14 ans et je me trouvais avec un copain de lycée à Ulm, la ville d'où étaient originaires Hans et Sophie Scholl. Ces deux étudiants, lui en médecine, elle en philosophie, avaient en 1942/1943 diffusé des tracts contre Hitler à l'Université de Munich. Arrêtés à la mi-février 1943, ils avaient été décapités quatre jours plus tard.

Le professeur qui s'occupait de nous était très engagé dans ce qu'on appelait à l'époque le « rapprochement franco-allemand ». Contrairement à ce qui se passait alors en France, son enseignement était largement basé sur la discussion. Un matin,

<sup>2</sup> « So was hätte einmal fast die Welt regiert!

Die Völker wurden seiner Herr, jedoch

Daß keiner uns zu früh da triumphiert —

Der Schoß ist fruchtbar noch, aus dem das kroch. »

Bertolt Brecht, *Der aufhaltsame Aufstieg des Arturo Ui* (1941), édition Suhrkamp 144, p. 12

<sup>3</sup> Aux conférences duquel j'allais régulièrement assister dans les années 1980 lors des colloques annuels de l'hôpital psychiatrique de Saint-Alban sur Limagnole en Lozère.

ce professeur nous demande de dire à nos condisciples allemands ce que nous savions de l'Occupation et de la Résistance en France. Et puis le voilà qui embraye sur le fait qu'il y aurait eu aussi des Allemands et des Allemandes qui avaient résisté au nazisme.

Je dois vous avouer que, dans un premier temps, mon camarade de lycée et moi sommes resté passablement perplexes parce que cela venait brutalement contredire tout ce que nous avons entendu raconter et tout ce qu'on nous avait enseigné. Le problème ce n'était pas que nous percevions en tout Allemand un « boche », car si tel avait été le cas, nous n'aurions probablement pas franchi la frontière à l'instar de la plupart des jeunes Français de l'époque. Non, il s'agissait en vérité de tout autre chose, à savoir : comment l'idée même de « résister » aurait-elle pu exister dans un État où la Gestapo, la SS, les camps de concentration — toutes ces choses affreuses dont on avait entendu parler — avaient réduit à néant toute possibilité de choix de vie et où l'on ne pouvait faire autrement que se couler dans le moule imposé par la dictature ? Rien que dans notre vieux lycée de garçons à l'internat, le régime que nous imposaient le censeur, le surveillant général, les pions — assistés de quelques « fayoteurs » — nous ôtait toute envie de transgresser les règles... Alors comment concevoir que l'on ait pu oser résister au régime nazi ?

Et pourtant, il nous fallut bien nous rendre à l'évidence. Des photos, des documents, des témoins existaient ! Oui, il y avait eu des Allemands assez courageux pour se dresser contre la barbarie hitlérienne et ils avaient dû fréquemment le payer de leur vie ! Certes cela n'avait pas été évident, tant sur le plan pratique que sur le plan moral, car cela signifiait se rebeller contre son propre pays, rompre avec les principes du respect de l'autorité et de l'ordre établi, se méfier de tout et de tous, aller à l'encontre de ce que l'on avait appris depuis sa plus tendre enfance et, en quelque sorte, accepter d'être stigmatisé en tant que « criminel », « traître à la patrie », « canaille judéo-bolchevique », selon les termes de la propagande officielle.

En outre, si nous pouvions concevoir à la limite que quelques hommes se soient risqués à défier le *Führer*, il nous était difficile de l'envisager pour des femmes et, à notre décharge, je dois dire que la recherche ne commencera à s'intéresser au sujet qu'à la fin des années 1970<sup>4</sup>. Et pourtant des femmes résistantes, oui, il y en avait bien eu, et aussi des jeunes à peine plus âgés que nous, et parmi eux des filles. Les Scholl étaient à cet égard emblématiques : lui, Hans, le frère, décapité à 25 ans ; elle, Sophie, la sœur, décapitée à 22 ans. Et il y avait eu d'autres groupes de jeunes où des filles avaient joué un rôle, ainsi les « pirates Edelweiss » de Cologne dont un rapport de la Gestapo estimait en 1939 qu'ils étaient « au moins 2000 ». Ils se livraient à des agressions contre les Jeunesses Hitlériennes et à des sabotages dans les usines où ils travaillaient. En cas d'arrestation, ils étaient envoyés en « rééducation » au camp pour adolescents de Neuwied, près de Cologne. Fin 1944, treize « pirates Edelweiss » avaient été pendus en place publique à Cologne/Ehrenfeld, parmi eux Bartholomäus Schink qui avait 16 ans.

À mon retour d'Ulm, je m'empressai de lire un livre qu'avait évoqué notre professeur : *La Rose blanche* d'Inge Scholl, la sœur aînée de Hans et Sophie. Au terme de plusieurs lectures successives — à l'internat sous les couvertures à la

<sup>4</sup> Cf. Florence Hervé, « Femmes, nazisme et résistance », in *Allemagne d'aujourd'hui*, 122/1992, pp. 66-70 ; 131/1995, pp. 143-148.

lampe de poche — je compris que j'en serai à tout jamais marqué. Devenu, à peu de choses près à l'âge où Hans et Sophie avaient eu le cou tranché, enseignant d'allemand, tout mon effort tendra désormais à perpétuer l'esprit qui avait animé cette résistance : refus du racisme, de l'impérialisme, de l'exploitation de l'homme par l'homme, etc... Et c'est ainsi que j'ai passé plus de quarante ans à décortiquer le national-socialisme sous ses multiples aspects avec cependant présente à l'esprit à tout instant et aujourd'hui encore cette redoutable interrogation : serais-je à la hauteur si un pouvoir de type fasciste venait à s'établir ? On sait qu'il est plus facile de faire des discours que d'agir !

Lorsque l'on évoque la « résistance allemande au national-socialisme », il convient dans un premier temps de s'entendre sur ce que cela veut dire. Pour y parvenir, il est indispensable d'envisager plusieurs éléments d'analyse.

**Le premier élément d'analyse**, c'est l'élément chiffré, autrement dit combien furent-ils ces résistants ? Eh bien, selon les sources les plus sérieuses, on actuellement estime le nombre d'Allemands et, à partir de l'*Anschluß* de 1938, d'Autrichiens ayant participé sous les formes les plus diverses à une résistance contre le régime hitlérien à environ 800 000, soit *grosso modo* 1% de la population du « Grand Reich ». *A priori* cela semble bien peu mais si l'on tient compte avec le recul historique de la chape de plomb qui s'était abattue sur l'Allemagne à l'arrivée de Hitler au pouvoir, c'est loin d'être négligeable. Eu égard à la manipulation constante des foules par la propagande, à la surveillance policière omniprésente, à la menace d'internement en camp de concentration au moindre dérapage, résister au régime national-socialiste n'était pas une petite affaire.

**Le deuxième élément d'analyse**, c'est que ces résistants ou les réseaux qu'ils constituaient n'eurent en règle générale rien de commun entre eux. Il n'y aura jamais dans l'Allemagne nationale-socialiste d'organisme pour regrouper et coordonner les résistances. C'est en ce sens que l'on ne peut pas parler de **la** résistance au national-socialisme, mais uniquement **des** résistances au national-socialisme.

Je m'explique... Lorsque l'on parle de résistance, il faut toujours se poser trois questions : Quand ?, Pourquoi ? Dans quel but ?

### Quand ?

Est-ce que cette résistance avait commencé avant même que les nazis soient au pouvoir comme ce fut le cas pour des intellectuels comme Kurt Tucholsky, déchu de la nationalité allemande en 1933 et qui se suicidera en exil, ou encore Carl von Ossietzky, auquel fut attribué en 1936 le prix Nobel de la paix pour 1935 alors qu'il croupissait en camp de concentration ?

Est-ce que cette résistance s'est manifestée par des prises de position publiques et des manifestations dès l'arrivée des nazis au pouvoir le 30 janvier 1933, comme ce fut le cas pour le Parti communiste et le Comité d'action « Libre parole » (*Das freie Wort*) qui regroupait des intellectuels comme Rudolf Olden, Heinrich Mann, et des scientifiques au nombre desquels Albert Einstein ?

Est-ce que cette résistance a débuté lorsque l'on comprit qu'il n'y avait plus aucune possibilité de représenter une opposition légale en Allemagne, comme ce fut le cas

pour le Parti social-démocrate lors de la séance parlementaire du 24 mars 1933 où fut adoptée la loi sur les pleins pouvoirs à Hitler (*Ermächtigungsgesetz*) ?

Est-ce que cette résistance a été la conséquence d'un sentiment de trahison par Hitler comme ces SA qui, voulant venger l'assassinat de Röhm après « la nuit des longs couteaux » du 30 juin 1934, passèrent à la clandestinité et finirent pour la plupart en camp de concentration ?

Est-ce que cette résistance a vu le jour lorsque l'on comprit à quelle barbarie absolue voulait conduire le régime hitlérien comme ce fut le cas en 1937 pour les Eglises catholiques et protestantes, ou après la « Nuit de Cristal » du 9 novembre 1938 pour le comte von Moltke et le comte von Wartenburg, fondateurs durant l'été 1940 du « Cercle de Kreisau » qui s'impliquera dans la préparation de la conjuration du 20 juillet 1944 ?

Ou encore, lorsque l'on comprit que Hitler allait précipiter le pays dans la guerre, comme les généraux Ludwig Beck et Franz Halder à l'automne 1938, ou l'ouvrier solitaire Georg Elser qui, le 8 novembre 1939, fera exploser une bombe artisanale dans la brasserie munichoise où devait parler Hitler ?

Ou encore après la défaite de Stalingrad le 2 février 1943 et la proclamation le 18 février par Goebbels de la « Guerre totale » comme ce fut le cas pour les militaires qui organiseront le putsch du 20 juillet 1944 ?

Bref, la chronologie est importante car on y voit devenir résistants des gens qui, durant une période plus ou moins longue, avaient été favorables à Hitler, et il va de soi que leurs motivations et leurs buts n'étaient pas les mêmes.

En outre, il faut tenir compte du fait que, en fonction des événements, les résistants n'eurent pas toujours la même attitude dans leur résistance. L'Eglise catholique par exemple fluctuera en fonction des décisions du Vatican (je vous renvoie là au *Vicaire* de Rolf Hochhuth) ; le Pacte de non-agression germano-soviétique du 23 août 1939 modifiera pendant un temps l'attitude de la direction du Parti communiste allemand.

Enfin un autre point est que toute affirmation doit être nuancée. J'ai dit précédemment que le Parti social-démocrate avait joué l'attentisme jusqu'en mars 1933 parce qu'il pensait toujours pouvoir faire figure d'opposition légale. Cependant, il y a eu des socialistes comme le jeune Willy Brandt ou le vieux Georg Ledebour qui rompirent avec leur parti parce qu'ils ne supportaient pas l'attitude de ses dirigeants. Et il y a eu des prêtres catholiques qui, malgré le Concordat du 20 juillet 1933 entre Hitler et le pape, ont résisté à titre individuel bien avant l'Encyclique « Avec un brûlant souci » (*Mit brennender Sorge*) de mars 1937, laquelle au demeurant, si elle s'inquiétait des violations des droits fondamentaux par le régime, ne contenait pas de condamnation explicite de l'antisémitisme. Et il y a eu aussi des protestants comme le pasteur Martin Niemöller qui, en avril 1934, fondera l' « Église confessante » (*Bekennende Kirche*) afin de résister aux « Chrétiens allemands » (*Deutsche Christen*) favorables à Hitler du pasteur Ludwig Müller et qui, le 1<sup>er</sup> juillet 1937, sera arrêté par la Gestapo puis interné à Dachau jusqu'à la fin de la guerre.

### **Pourquoi ?**

Cette question concerne les raisons qui ont poussé un homme ou une femme à entrer en résistance contre le régime nazi alors que l'écrasante majorité du peuple allemand soutenait, voire adulait le *Führer*... Certains l'ont fait par conviction

politique. D'autres par conviction religieuse, morale, humaniste, etc... Ce qu'il est important de prendre en compte, c'est que cette grande variabilité des motivations fera qu'il y aura des gens considérés comme des réactionnaires qui s'engageront contre Hitler dès son arrivée au pouvoir et même pour quelques uns avant son arrivée au pouvoir (je pense là au journaliste conservateur munichois Fritz Gerlich qui sera interné à Dachau en mars 1933 et exécuté en juillet). Il y aura aussi des gens qui occupaient des fonctions sensibles voire certains industriels comme Ernst Leitz, le fabricant des fameux appareils photos Leica, qui bien que côtoyant de près le Parti nazi, auront une attitude extrêmement digne à l'égard des persécutés et notamment des juifs. Il est donc impossible de tracer une démarcation idéologique stricte. Ce n'est pas parce que l'on avait été communiste ou socialiste sous Weimar que l'on ne se rangera pas du côté du pouvoir nazi, et à l'inverse on verra des gens de droite rejeter et tenter de contrarier les projets nazis.

### Dans quel but ?

Cette troisième question concerne la perspective dans laquelle on est entré en résistance. Autrement dit, vous résistez... d'accord, vous voulez faire disparaître le régime en place... d'accord, mais pour arriver à quoi, pour remplacer ce régime par quoi ?

Là encore, il n'y a pas de réponse unique.

Pour les communistes orthodoxes de la KPD, c'était clair, c'était l'établissement d'un système soviétique sous le patronage du grand Staline. C'est ce qui adviendra en RDA<sup>5</sup>.

Pour les social-démocrates, c'était refonder une république parlementaire socialisante mais néanmoins de tonalité fortement nationale. A tel point que certains observateurs, comme le germaniste Jérôme Vaillant, professeur à Lille et directeur de la célèbre revue civilisationnelle *Allemagne d'aujourd'hui*, se sont ultérieurement demandés si un gouvernement fédéral dirigé après 1945 par les socialistes aurait suivi une ligne fondamentalement différente du gouvernement de droite dirigé par Konrad Adenauer<sup>6</sup>.

Pour les conservateurs, c'était établir un régime où, après une indispensable dénazification, les anciens cadres de la finance, de l'industrie et de l'armée reprendraient leur place. C'est ce qui s'est produit en RFA.

Je vais peut-être vous choquer en disant cela, mais il suffit de lire les documents qui émanent d'eux pour s'en convaincre : les conjurés du 20 juillet 1944, s'ils avaient réussi dans leur projet de supprimer Hitler, n'avaient absolument pas l'intention de faire de l'Allemagne une démocratie. Pour eux, la lutte contre le communisme était

---

<sup>5</sup> Il y avait néanmoins des « communistes critiques » qui plaidaient pour une voie strictement allemande en totale indépendance vis-à-vis de l'URSS et garantissant le débat démocratique basé sur la dialectique. Un certain nombre d'entre eux, comme le député Hans Beimler (1936) ou Willi Münzenberg (1940) seront éliminés par les agents staliniens de la GPU. Beaucoup d'autres (Gustav Regler, Arthur Koestler, Wilhelm Reich, Bertolt Brecht) y échapperont de justesse. Pour se faire une idée des méthodes utilisées à l'époque par la KPD, voir notamment Walter Kolbenhoff, *Morceaux choisis*, L'Harmattan, 2004, pp. 77-98.

<sup>6</sup> in *Histoire de l'Allemagne contemporaine*, vol. 2, Messidor/Éditions Sociales, 1987, p. 93.

aussi importante que la lutte contre les nazis et d'autre part il fallait à tout prix éviter une république style Weimar. A leurs yeux, il fallait que l'Allemagne reste une nation forte qui saurait s'imposer face aux autres nations, une Allemagne qui se serait elle-même débarrassée de la dictature et qui par là-même aurait gagné le droit de s'affirmer sur le plan international. Certes ils étaient d'accord pour un système fédéraliste, mais toutefois suffisamment centralisé pour que tout soit géré d'en haut. Considérant que le peuple avait été totalement corrompu par la propagande nazie, ils ne souhaitaient pas lui accorder dans un premier temps trop de libertés et un point de discussion important fut s'il fallait instaurer le suffrage universel ou un suffrage censitaire. De plus, ils n'étaient pas exempts de préjugés antisémites et certains d'entre eux n'hésitaient pas à proposer une reconstitution des ghettos.

Donc attention, il est bien beau de parler des conjurés du 20 juillet 1944 et d'en faire des héros, mais la science historique est là pour nous rappeler ce qu'ils voulaient vraiment.

Du reste, celui qui est devenu le symbole majeur de cette conjuration, le Colonel von Stauffenberg, n'était pas exactement ce que l'historiographie officielle fait aujourd'hui de lui. Certes il a tenté de liquider Hitler et, après avoir été fusillé, le *Führer* ordonnera que sa dépouille soit brûlée et ses cendres dispersées ; certes son épouse sera internée au camp de Ravensbrück et ses enfants envoyés dans un orphelinat. Mais il faut aussi savoir que cet aristocrate, proche dans sa jeunesse des cercles de la Révolution conservatrice<sup>7</sup> et engagé dans l'armée en 1926 à 19 ans, avait en janvier 33, en tant que sous-lieutenant, organisé à Bamberg une manifestation pour fêter l'arrivée de Hitler au pouvoir. Nommé lieutenant, il avait participé à la formation militaire des SA puis été choisi pour une formation au sein de l'état-major général à l'Académie militaire de Berlin, ce qui aurait été exclu s'il n'avait pas présenté les garanties idéologiques nécessaires. En 1939, il avait accueilli la guerre comme, je le cite, « une rédemption ». Durant la campagne de Pologne, il avait écrit à sa femme : « La population est une incroyable populace composée de très nombreux juifs et de personnes qui ne sont pas de race pure. Les milliers de prisonniers vont faire vraiment du bien à notre économie agricole. En Allemagne, ils pourront efficacement être utilisés. En effet, ils sont travailleurs, obéissants et ils se contentent de peu ». Dans ces lignes, on voit un Stauffenberg favorable à l'exploitation de la force de travail de la population polonaise mais on ne possède toutefois aucun document permettant de dire comment il a jugé les interventions des *Einsatzgruppen* dont il était pourtant forcément au courant. Sans cesse promu et décoré, il sera envoyé en Afrique du Nord en 1942. C'est là qu'il apprendra la défaite de Stalingrad. Gravement mutilé en avril 1943, il apprend un mois plus tard à l'hôpital la capitulation des troupes germano-italiennes en Tunisie. Il comprend alors que la guerre sera perdue et prend la décision de renverser le pouvoir hitlérien afin d'éviter à l'Allemagne une nouvelle humiliation par les Alliés qu'il pressent comme pire qu'en 1918.

Une autre personnalité dont on chante aujourd'hui les louanges n'est pas non plus aussi irréfutable qu'on a bien voulu le dire. Il s'agit de l'évêque de Münster,

---

<sup>7</sup> Voir à ce propos Fritz Stern, *Politique et désespoir. Les ressentiments contre la modernité dans l'Allemagne préhitlérienne*, Colin, 1990, ainsi que Louis Dupeux et al., *La « révolution conservatrice » dans l'Allemagne de Weimar*, Kimé, 1992.

Clemens August von Galen. Galen avait été un des premiers prélats catholiques à prêter serment de fidélité à Hitler.

Ce que l'on a retenu de lui, c'est que, en juillet et août 1941, il prononcera en chaire quatre sermons contre l'action T4 d'euthanasie des malades mentaux déclenchée en octobre 1939 et que grâce à son intervention l'action T4 sera stoppée par Hitler. Mais ce que l'on tendance à oublier, c'est que :

- d'une part Galen avait officiellement approuvé jusqu'en 1937 la politique conduite par Hitler,
- que d'autre part, bien avant lui, des gens comme le directeur de l'hôpital psychiatrique de Bethel, Friedrich von Bodelschwing, ou encore le juge Lothar Kreyszig s'étaient publiquement investis contre le programme T4 dès son déclenchement en octobre 1939,
- enfin que dans ses sermons, Galen n'aura jamais un mot pour dénoncer la déportation des juifs.

**Voyons maintenant brièvement un troisième élément d'analyse**, à savoir la sociologie de la résistance allemande au national-socialisme. Alfred Andersch qui en avait fait partie, insistera dans son magnifique roman de 1957 *Zanzibar* sur le fait que les résistants ont appartenu à toutes les couches de la société, ce qu'avait déjà révélé le résistant Günther Weisenborn dans son imposant ouvrage de 1953 traduit en 2000 en français sous le titre *Une Allemagne contre Hitler*.

Mais le grand problème de ces résistants était leur quasi isolement. Ils ont affronté le régime à partir de perspectives très différentes et parfois contradictoires. Jamais il ne sont parvenus à faire le lien entre eux et lorsque certains réussiront à constituer un mouvement, comme le fameux « Orchestre rouge » ou le « groupe Saefkow », ils ne tarderont pas à tomber entre les mains de la Gestapo.

Un ouvrage indispensable, publié en 2004 par les historiens Wolfgang Benz et Walter Pehle, a sur plus de 400 pages donné une vue d'ensemble sur ces femmes et ces hommes de toute origine qui ont défié Hitler. Il s'agit du *Lexikon des deutschen Widerstandes* aux éditions Fischer qui n'a malheureusement pas été repris en France.

Il faut aussi tenir compte des multiples études dues à des historiens locaux, comme par exemple celle de Wilhelm Kick pour Regensburg, la ville jumelle de Clermont-Ferrand<sup>8</sup>. Je souligne ici l'importance des travaux de ces historiens locaux car ce n'est que grâce à eux et à leur méticulosité que l'on parviendra un jour à établir une sociologie complète de la résistance allemande au national-socialisme. N'oublions pas que c'est grâce à l'historien local Barthélémy Rotger que l'on a pu écrire l'histoire de la colonie allemande de Sanary-sur-Mer entre 1933 et 1941<sup>9</sup>.

J'ai précédemment envisagé trois éléments d'analyse qui dans l'ordre ont concerné le volume, la teneur et la sociologie de la résistance allemande au national-

---

<sup>8</sup> W. Kick, *Sag es unseren Kindern. Widerstand 1933-1945. Beispiel Regensburg*, Berlin/Vilseck, Verlag Dr. Tesdorpf, 1985.

<sup>9</sup> Cf. Laura Goult, *L'Enlèvement d'Europe. Réflexion sur l'exil intellectuel à l'époque nazie*, L'Harmattan, 2010, pp. 131-150 : « Sanary-sur-Mer ».

socialisme, ce qui nous a toujours ramené à la même conclusion que l'on ne peut pas parler d'une résistance mais de résistances au pluriel.

**Le quatrième élément d'analyse** qui concerne la géographie de cette résistance vient confirmer ce diagnostic. Il faut en effet distinguer entre la résistance interne que j'ai déjà assez largement évoquée, la résistance en exil, la résistance dans les camps de concentration et la résistance dans la *Wehrmacht*.

Je ne parlerai pas de la résistance dans les camps de concentration qui nécessite à elle seule une conférence<sup>10</sup>, ni de la résistance dans la *Wehrmacht*, dont je me contenterai de dire qu'elle fut là encore marquée par des antagonismes, notamment entre la tendance conservatrice à laquelle appartenait Stauffenberg et le « Comité Allemagne libre » constitué en juillet 1943 près de Moscou par le Parti communiste allemand en exil et des officiers et soldats de la 6<sup>e</sup> armée, prisonniers en URSS depuis la défaite de Stalingrad, parmi lesquels le général Seydlitz et le maréchal Paulus<sup>11</sup>.

J'en viens donc directement à la résistance allemande en exil dans laquelle j'inclus les Autrichiens, allemands de fait depuis 1938.

C'est en France que cette résistance s'est le plus largement manifestée et pourtant c'est un chapitre qui, en dépit des progrès de la recherche, reste toujours largement scotomisé.

Il est insupportable de voir notre histoire officielle faire l'impasse sur ces quelque 2000 hommes et femmes dont Michel Cullin, le secrétaire de l'OFAJ, rappelait à juste titre dans la revue *Documents* de janvier 2003 que c'est pour une bonne part leur engagement aux côtés des résistants français qui donnera naissance à une fraternité qui motivera le rapprochement franco-allemand et l'idée européenne.

Alors, comment ne pas s'indigner aujourd'hui du rejet quasi systématique dont ces résistants allemands sont victimes lors des commémorations.

Qui sait que l'écrivain Hans Habe s'engagea dès 1940 dans l'armée française et qu'à l'armistice il fut en remerciement interné dans un camp des Pyrénées dont il s'échappera pour rejoindre l'Angleterre ?

Qui à Nîmes connaît Martin Kalb, commandant de la 104<sup>e</sup> compagnie FFI dite « compagnie allemande » en raison même de sa composition et qui, le 24 août 1944, chassera la garnison allemande de la ville ?

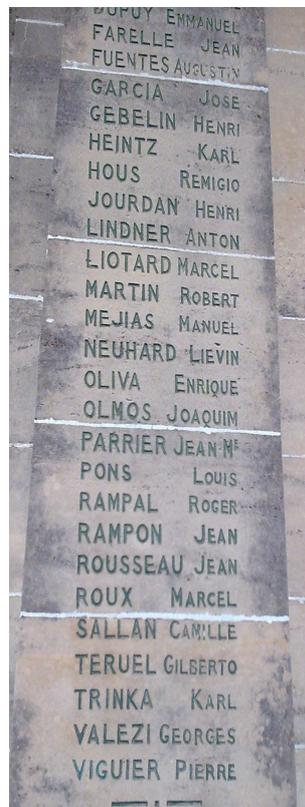
Qui à Lyon se souvient de Dora Schaul qui, sous le pseudonyme de Renée Fabre, se fera engager à la poste militaire allemande de l'avenue Berthelot où se trouvait également le siège de la Gestapo/SD et réussira à établir une liste de tous ses agents pour la zone Sud ?

---

<sup>10</sup> Voir T. Feral, « Pourquoi toujours parler des camps du troisième Reich ? », conférence de novembre 1998 donnée dans le cadre de l'exposition « Résistances allemandes au national-socialisme » présentée par l'Institut Goethe au CRDP de Clermont-Ferrand, in *La Mémoire féconde*, L'Harmattan, 2003, pp. 75-98.

<sup>11</sup> L'ouvrage le plus complet à ce sujet reste celui de Gerd R. Ueberschär *et al.*, *Das Nationalkomitee « Freies Deutschland » und der Bund Deutscher Offiziere*, Fischer, 1996 ; voir aussi T. Feral, *Suisse et nazisme*, L'Harmattan, 2005, ch. 3.

Qui connaît Fred Bucher, Karl Heinz Fulda, Anton Lindner, membres du réseau gaulliste Bir-Hakeim, qui furent tués le 28 mai 1944 au hameau de La Borie/La Parade sur le Causse Méjean en Lozère, non loin de l'Aven Armand ?



Monument de La Borie/La Parade (clichés de T. Feral)  
On remarquera que Karl Heinz Fulda y apparaît sous le nom de Karl Heintz

Ou encore Max Frank qui, lui, sera capturé, sauvagement torturé à Mende, puis fusillé le lendemain sur un talus de voie ferrée au lieu-dit La Tourette, à Badaroux.



Le corps de Max Frank<sup>12</sup>

Et ici même, en Auvergne, qui se souvient de Rudolf Engel qui, après avoir combattu en Espagne dans les Brigades internationales, avait été interné comme « ressortissant d'une puissance ennemie » au camp du Vernet dans l'Ariège, puis s'était retrouvé à Clermont pour travailler avec le chef FTP Charles Jouan qui était chauffeur chez Michelin ? En 1944, Engel qui résidait clandestinement à Saint-Georges-sur-Allier, était chargé de la formation militaire des jeunes qui fuyaient le STO et se regroupaient autour de la Roche Noire. Puis il passe dans le Cantal et dirige des attaques contre les convois allemands. En août 44 il participe avec ses hommes à la libération d'Aurillac. Il est tellement admiré de ses camarades français que, pour la grande parade de la victoire le 3 septembre, ceux-ci le feront défiler en tête du cortège. Et pourtant 68 ans plus tard, il n'y a toujours rien à Aurillac, plaque ou nom de rue, pour rappeler le souvenir de Rudolf Engel, car malgré tout, dans l'inconscient collectif, Rudolf Engel reste encore « un boche » et il est difficile d'admettre que, face à la masse des criminels nazis, il y ait eu de « bons boches ».

Ainsi, vous le voyez, il reste encore à faire en France un grand effort épistémologique, mais aussi, ce qui n'est pas rien, de dépollution affective, pour que les résistants allemands au nazisme occupent en Histoire et dans la Mémoire la place qui leur revient. En effet, ces résistants allemands au national-socialisme restent un exemple parce qu'ils ont été à l'époque, parmi des millions, ceux qui n'ont pas failli.

Pour conclure, permettez-moi de vous mettre en garde contre ce que j'appellerai la « facilité de l'éthique abstraite ». La « facilité de l'éthique abstraite », c'est émettre des jugements de valeur à l'emporte-pièce sans tenir compte de la réalité des rapports sociaux. Or si l'on tient compte de la matérialité des rapports sociaux qui existaient en Allemagne dans les années 30-40<sup>13</sup>, il est complètement absurde de vouloir donner des leçons sur ce qu'il aurait convenu de faire et encore plus de prétendre savoir comment on aurait réagi.

---

<sup>12</sup> Cliché emprunté à « La Résistance en Lozère », Lycée Chaptal, Mende ; il convient ici de rendre hommage au magnifique travail effectué par les élèves de cet établissement pour le concours de la Résistance 2010 (voir [www.lycéechaptal](http://www.lycéechaptal) – antifascistes allemands).

<sup>13</sup> On pourra s'en faire une idée précise en se reportant à T. Feral, *Le « Nazisme » en dates. Novembre 1918 – Novembre 1945*, L'Harmattan, 2010.

Quant à dire ce que l'on ferait dans des circonstances similaires, cela relève du pur fantasme. En effet, ce n'est que par la pratique de situations extrêmes, ou pour reprendre un concept de Karl Jaspers, par la pratique de situations-limites, que se révèle la véritable identité d'un individu.

C'est en ce sens que la connaissance analytique du passé est essentielle, et ce par le biais de tous les outils de recherche et de réflexion dont on peut disposer. En nous mettant face aux flétrissures et meurtrissures de l'aventure humaine, la connaissance analytique du passé nous appelle à nous construire dialectiquement une conscience morale et politique afin que nous ne nous laissions jamais prendre au dépourvu par des idéologies qui ne peuvent que conduire au pire.

Sartre avait excellemment posé le problème dans sa conférence d'octobre 1945 publiée ultérieurement sous le titre *L'Existentialisme est un humanisme*<sup>14</sup>:

*« Des hommes peuvent décider d'établir le fascisme,  
et les autres peuvent être assez lâches et désemparés pour les laisser faire ;  
à ce moment-là, le fascisme sera la vérité humaine ».*

Laisser-faire ou ne pas laisser-faire, se résigner ou s'opposer, accepter ou résister, c'est là que réside l'enjeu de l'avenir — avenir porteur de vie ou de mort, à chacun de choisir en sachant pertinemment que ne pas choisir, c'est encore choisir...



*« Those who do not remember the past are condemned to relive it. »*

*« Ceux qui ne se souviennent pas du passé  
sont condamnés à le revivre. »*

*„ Die sich des Vergangenen nicht erinnern,  
sind dazu verurteilt, es noch einmal zu erleben. “*

George Santayana<sup>15</sup>

<sup>14</sup> Concernant la question — controversée — de Sartre et la Résistance, voir sans faute Michel Winock, *Le Siècle des intellectuels*, Seuil, 1997.

<sup>15</sup> 1863-1952 ; écrivain et philosophe hispanoaméricain.